

aux Apdé, aux Cuvelier, aux Caignez, aux Villiers, aux Bernos, aux Léopold, aux Frédéric, aux Boirie, etc.

*La Forêt d'Hermanstad* chassa *la Forêt Noire*; *le Maréchal de Luxembourg* tua *le Maréchal des logis*; *Pierre de Provence* n'osa plus se montrer devant *la Femme à deux maris*; *la Tête de bronze* écrasa *Dorothée*; *le Masque de fer* tomba devant *l'Homme à trois visages*, et *l'Héroïne américaine* battit en retraite devant *le Siège du clocher*.

Ce que je regrette le plus aujourd'hui, dans le mélodrame, c'est l'absence totale du *niais* obligé. Les *niais* du mélodrame étaient, quoi qu'on en dise, une délicieuse création. Je ne sais pourquoi on les a chassés du boulevard; quand on voudra, on pourra les retrouver: les *niais* ne meurent jamais en France! Les *niais* sont morts, vivent les *niais*! Jamais la race des *niais* ne se perdra!!... Ils changent de tréteaux, voilà tout.

Le boulevard du Temple a eu, dans nos derniers temps, deux *niais* célèbres, Bobèche, et Galimafrée. Bobèche a tenu avec dignité le sceptre de la parade; sa réputation a été grande, ses succès pyramidaux. Bobèche était malin, caustique, et sous sa veste rouge, son chapeau gris à cornes, avec un papillon dessus, il a souvent

dit de grosses vérités en plein air; aussi la police a-t-elle été plus d'une fois obligée de le rappeler à l'ordre. Bobèche a joui de tous les privilèges accordés aux supériorités, il a été jouer chez des grands seigneurs, chez des ministres, chez des banquiers; on avait Bobèche, comme on aurait eu un grand acteur. Bobèche a fait aussi des tournées dans les départements, il a donné des représentations extraordinaires. Lassé de travailler pour les autres, il prit la direction d'un petit spectacle à Rouen. Depuis long-temps on n'entend plus parler de lui. S'il existe encore, je désire que ces lignes lui parviennent; s'il est mort, je serai fier d'avoir fourni quelques matériaux qui serviront un jour à compléter sa biographie.

Galimafrée n'a pas eu autant de renommée que Bobèche; cependant, il a tenu un rang honorable parmi les paillasses; c'était ce qu'on appelle un *niais* balourd. Bobèche était populaire, Galimafrée populacier. Il y a tant de nuances dans le talent!! Galimafrée a quitté le théâtre, sans pour cela quitter les planches. Il s'était fait garçon machiniste à l'Opéra-Comique. Tel le traitait avec dédain, qui ne savait pas que cet homme, remuant un châssis ou relevant un coulisseau, avait tenu la foule en extase devant lui... Ainsi le Béotien de Paris, qui se promène aux

Tuileries le dimanche, ignore, en regardant un bloc de marbre, qu'il vient de passer devant un Spartacus ou un Annibal.

Comme directeurs, deux hommes seulement ont beaucoup marqué au boulevard du Temple dans sa seconde période. Corse, qui allait fermer boutique, lorsqu'il donna, en 1801, la fameuse *Madame Angot au sérail de Constantinople*, pièce du fameux Aude, le père des fameux *Cadet Roussel*. Cette parade fit courir tout Paris pendant un an; il est vrai de dire que Corse y jouait le principal rôle, et qu'il était d'une bouffonnerie achevée.

Ensuite Ribié.... Ce Ribié! dont la vie fut si aventureuse, et qui disait: « Si demain il n'y avait plus dans Paris que cinq sous d'argent monnoyé, je ferais une affiche, et je répondrais de mettre six blancs dans ma poche. » Ce comédien est mort aux îles, dans un état voisin de la misère, après avoir fait sa fortune cinq ou six fois dans sa vie. Corse ne fit la sienne qu'une fois, à l'Ambigu, mais il eut l'adresse de la garder.

Un décret impérial de 1807 réduisit le nombre des théâtres de Paris à huit. Le boulevard dut nécessairement fournir son contingent. Deux théâtres seuls y furent conservés, l'Ambigu et la Gaité. La salle des Délassements et celle des an-

ciens Associés, qu'un nommé Prévost avait ouverte sous le nom de Théâtre *sans Prétention*, et qui ne justifiait que trop son titre, furent comprises dans la grande fournée impériale. Ce Prévost mérite ici une mention honorable. Ce brave homme était directeur, auteur, acteur, répétiteur, régisseur, souffleur, décorateur, buraliste, lampiste, machiniste, etc., etc.; il remplissait tous ces emplois, sans en toucher les appointements. Nos grugeurs de budget ne comprendraient pas ce genre de cumul. Ce malheureux est mort pauvre, tout-à-fait pauvre. On laissa pourtant subsister, par grâce spéciale, deux ou trois petits spectacles de bamboches, en les obligeant à se renfermer dans des danses de cordes, des pantomimes, des tours de force, etc., etc. Mais, de même que la goutte d'eau creuse le rocher, que l'araignée refait sa toile, peu à peu les petits théâtres empiétèrent sur leurs voisins. L'empire fermait les yeux, la restauration fut douce à leur égard: déjà depuis long-temps madame Saqui et les Funambules excitaient les réclamations de la part des autres administrations.

Quand la révolution de juillet arriva avec ses pavés et ses barricades, la liberté fut proclamée, la licence n'était pas loin. Aujourd'hui le boulevard du Temple est dans un état complet d'anar-

chie, on joue le répertoire de l'Opéra-Comique chez madame Saqui, celui de la Comédie Française aux Funambules, les vaudevilles du Gymnase au petit Lazzari. Il est vrai que ces bons gens pourraient répéter ce que Salé disait, en pareil cas, aux Comédiens Français lui défendant de représenter *Zaïre* et *Brutus* : « Venez les voir, « et si vous les reconnaissez, je m'avoue coupable « du crime de lèse-tragédie. » Larive et Lekain y allèrent, et, le lendemain, Salé reçut une lettre de ces messieurs, qui lui annonçaient que la Comédie Française lui permettait à l'avenir de jouer tout son répertoire.

Trois salles nouvelles ont été bâties depuis quelques années : le Panorama Dramatique, qui n'a fait que paraître et disparaître ; les Folies Dramatiques sur l'emplacement de l'ancien Ambigu Comique, situé maintenant boulevard Saint-Martin ; enfin, le nouveau Cirque Olympique des frères Franconi.

Me voilà arrivé à l'époque qui a démolie de fond en comble le boulevard du Temple. Le romantique qui, semblable au ver de la tombe, a rongé sourdement la littérature ancienne, a tenu ce qu'il avait promis. Il a dit : Renversons d'abord les vieilles statues, et nous verrons ce que nous mettrons sur les piédestaux. Ainsi, petit à petit, le vieux mélodrame s'est vu déchi-

queté par lambeaux ; et en quelques années, il a fallu que *les tyrans, les chevaliers, les enfants de cinq ans courageux, les brigands, les vieillards vénérables, les niais, etc., etc.*, cédassent le pas aux adultères, aux homicides, aux parricides, aux fratricides, aux infanticides, et à toutes les horreurs en *ides*. Le moyen âge a débordé partout comme un torrent, et, au lieu de mes bonnes tirades de mélodrames, bien ronflantes, bien sonnantes... au lieu de : *Monstre, tu recevras le juste châtiment dû à tes horribles forfaits!... Scélérat! apprends que tôt ou tard le crime est puni, et la vertu récompensée!... Gardes! qu'il soit chargé de fers, et plongé dans un cachot avec tous les honneurs qui sont dus à son rang... Allez, vous m'en répondez sur votre tête!* vous n'entendez plus que ces mots : *Mignons, compagnons, ma dague, truants, maugruauts, souffreteux, malédiction!... Pitié!... Arrière, à la hart! à la rescousse!...* C'est tout-à-fait une nouvelle langue ; je doute fort que les cuisinières qui mangent des pommes au parterre, que le gamin qui croque des noisettes à l'amphithéâtre des troisièmes loges, puissent jamais se fourrer ce vocabulaire dans la tête.

Un seul théâtre sur le boulevard me paraît digne des anciens jours ; c'est celui du Cirque Olympique. Quand on y parle, au moins les

spectateurs comprennent, et puis, la poudre et les coups de fusil empêchent d'entendre. C'est un établissement bien entendu et bien dirigé.

Offrir au peuple le tableau de nos fastes militaires, lui montrer, en action, nos gloires, nos triomphes, nos revers et nos malheurs, c'est lui faire faire un cours d'histoire à sa portée, c'est l'instruire en l'amusant : *Utile dulci!*

Le salon des figures du sieur Curtius est le seul établissement qui n'ait pas subi de changements. Depuis soixante ans il est toujours le même; il n'a ni gagné ni perdu. Il est humble et modeste, avec sa petite entrée, son aboyeur à la porte, et ses deux lampions.

Quant à son factionnaire en cire, c'est un farceur; voilà pour ma part trente-six ans que je le connais.

Je l'ai vu soldat aux Gardes-Françaises, hussard Chamboran, grenadier de la Convention, trompette du Directoire, guide consulaire, lancier polonais, chasseur de la garde impériale, tambour de la garde royale, sergent de la garde nationale; dimanche dernier, il était garde municipal, j'ai manqué de dire *gendarme*; j'oubliais qu'ils avaient tous été tués pendant les trois jours de juillet.

Quand vous entrez dans le salon, vous le trouvez tel qu'il était dans l'origine, noir et en-

fumé. Les figures nouvelles relèguent par derrière les figures anciennes, comme le roi qui arrive à Saint-Denis fait descendre son prédécesseur dans la tombe, pour prendre sa place sur la dernière marche du caveau. Cependant, vous y retrouvez, comme à la porte, des visages de votre connaissance; que de célébrités bonnes ou mauvaises, que de héros, de savants, de gens vertueux, de scélérats le sieur Curtius a passés en revue depuis l'ouverture de son muséum! Je crois pourtant qu'on a plus souvent changé les habits que les visages. Je ne serais pas surpris que Geneviève de Brabant fût devenue la bergère d'Ivry; que Charlotte Corday eût prêté son bonnet à la belle Écaillère; que Barnave représentât aujourd'hui le général Foy, et que la moustache de Jean-Bart eût servi à faire celle du maréchal Lannes. Ce qui, surtout, n'a pas bougé de place, c'est le grand couvert où sont réunis tous les rois. On y a vu Louis XV et son auguste famille; Louis XVI et son auguste famille; le Comité de salut public, et son auguste famille; le Directoire et son auguste famille; les trois consuls et leur auguste famille; l'empereur Napoléon et son auguste famille; Alexandre, Guillaume, François, et leurs augustes familles; Louis XVIII et son auguste famille; Charles X et son auguste famille; et nous y

voyons aujourd'hui Louis-Philippe et son auguste famille !

Je ne parlerai pas des fruits qui composent le dessert; je puis affirmer que les pommes, les poires, les pêches, les raisins, étalés sur cette auguste table, sont les mêmes que j'y ai vus il y a trente ans... Je ne crois même pas qu'ils aient été époussetés depuis: je trouve du reste qu'il est un peu cavalier d'offrir à des têtes couronnées des fruits que le plus petit marchand de la rue Saint-Denis ne voudrait pas donner à ses commis.

Aujourd'hui, le boulevard du Temple n'est plus une spécialité, c'est un boulevard comme un autre, et bientôt ce ne sera plus qu'une rue de Paris. Quoiqu'on y compte six spectacles, il est triste et désert; ce n'est que vers sept heures du soir que l'on commence à entendre un peu de bruit, à voir un peu de mouvement; mais on n'y trouve plus comme autrefois des parades en dehors; que n'y voyait-on pas dans son bon temps!... On y voyait des oiseaux qui faisaient l'exercice, des lièvres qui battaient de la caisse, des puces qui traînaient des carrosses à six chevaux; on y voyait mademoiselle Rose, la tête en bas et les pieds en l'air, en équilibre sur un chandelier; on y voyait mademoiselle Malaga, à la crapaudine sur un plat d'argent; on y voyait

des escamoteurs, des joueurs de gobelets; on y voyait des curiosités de toutes façons; on y voyait la passion de Cléopâtre à côté de celle de Jésus-Christ; on y voyait des nains, on y voyait des géants, on y voyait des hommes-squelettes, des femmes qui pesaient huit cents livres; on y voyait des gens qui avalaient des serpents, des cailloux, des fourchettes; on y voyait des enfants qui buvaient de l'huile bouillante, d'autres qui marchaient sur des barres de fer rouges...; on y voyait des phénomènes; j'y ai vu une femme sauvage!... Enfin, Munito, le fameux Munito, ce chien qui calculait aussi bien qu'aucun ministre des finances, n'a pas rougi d'y donner des représentations.

Pauvre boulevard du Temple! tu périras comme le reste!... A chaque mutilation que je te vois subir, je m'écrie avec l'accent de la douleur :

Encore une pierre qui tombe  
Du boulevard de la Gaîté!

On aura beau me dire: « Voyez ces belles « maisons à six étages! regardez ces boutiques « superbes! » J'y chercherai long-temps de l'œil mes cafés noirs et borgnes, mes baraques de bois devant lesquelles je m'arrêtais béant! Et mademoiselle Rose! et mademoiselle Malaga! et

Bobèche! et Galimafrée! et mon vieux paillasse,  
à moi, qui est-ce qui me les rendra?...

En sera-t-il plus gai, ce pauvre boulevard,  
quand vous y aurez enfoui des carrières de moel-  
lons? quand vous en aurez fait une rue de Ri-  
voli? Que ne l'éclairez-vous au gaz!! Welches!!  
alors, je n'aurais plus qu'à dire comme les au-  
gures de Rome, aux jours des grandes calami-  
tés: *Les dieux s'en vont!!!*

Oui, je le répète: « Vous m'avez abîmé mon  
« boulevard du Temple!... »

N. BRAZIER.



UNE  
VISITE A SAINT-GERMAIN-  
EN-LAYE.



Chaque jour les derniers adorateurs du feu  
sacré prêt à s'éteindre voient le peu de monu-  
ments qui nous restent s'en aller un à un comme  
les dernières feuilles d'automne, mais sans lais-  
ser après eux comme elles les espérances du *re-  
nouveau*; chaque jour la main de ce siècle im-  
productif et destructeur fait une place vide de  
plus! Les fragments d'Anet servent d'auge aux